

BAVOLET s. m. (ba-vo-lè — rad. *bavoler*, qui a signifié *voltiger*). Petite coiffe de paysanne : *Laissez-moi mon BAVOLET, avec mon teint fleuri; je vous laisserai vos cent ans avec la mort qui vous talonne*. (Fén.) *Nous nous plaisions à voir ces femmes du peuple, coquettes et coquettement vêtues, qui se promènent, le BAVOLET au vent*. (A. Jal.)

— Par ext. Paysanne :

Loin de la cour, je me contente
D'aimer un petit bavolet. BOISROBERT.

— Par anal. Pièce d'étoffe ou ruban qu'on fixe derrière un chapeau ou à un bonnet de dame, et qui couvre la nuque.

BAVOLETTE s. f. (ba-vo-lè-te — rad. *bavoler*). Fam. Paysanne : *Elle a l'air d'une BAVOLETTE bien gentille, là-dessous*. (P. de MUSS.)

BAVON ou **BAF** (saint), né près de Liège, en Brabant, vers 589, mort en 657, appartenait à une noble et riche famille, et avait pour véritable nom Allowyn. Doué d'une imagination vive et de passions ardentes, il se maria de bonne heure, se livra à la débauche et à toutes sortes de déportements, et causa à sa femme de tels chagrins, qu'elle en mourut. Cette mort, jointe à l'impression produite sur lui par un sermon de saint Amand, lui fit changer subitement de conduite. Tombant dans l'excès opposé, il s'enferma dans une retraite profonde, se choisit pour asile un tronc d'arbre creux, puis se fit une cellule dans la forêt de Malmedon, et, après avoir ainsi vécu quelque temps, n'ayant pour nourriture que des herbes sauvages, il se rendit au monastère de Saint-Pierre de Gand, où il se faisait, par pénitence, déchirer les épaules à coups de fouet. Saint Floribert, abbé de ce monastère, l'autorisa à vivre dans un bois voisin. Il s'y bâtit une cellule, et imagina de réciter ses prières debout, en portant, attachée sur son épaule, une pierre énorme, en sorte qu'il ne pouvait ni s'appuyer ni se pencher d'aucun côté. Il termina sa vie dans cette solitude. Soixante gentilshommes, entraînés par son exemple, se consacrèrent aux exercices de la pénitence, firent bâtir à Gand l'église qui porte son nom et qui fut desservie par des chanoines. Saint Bavon, dont la fête se célèbre le 1^{er} octobre, est devenu le patron de Gand et celui de Harlem, en Hollande.

BAVOUER. V. BAVOIS.

BAVOUX (François-Nicolas), jurisconsulte et homme politique français, né à Saint-Claude en 1774, mort en 1848. Professeur suppléant de droit et juge au tribunal de la Seine sous l'Empire, il devint, en 1819, professeur titulaire de droit criminel. Des leçons qu'il fit à cette époque sur la mort civile des émigrés et sur la confiscation de leurs biens donnèrent lieu, entre les étudiants libéraux et les étudiants royalistes, à des discussions qui prirent bientôt les proportions les plus graves, et faillirent, grâce à l'intervention des gardes du corps, dégénérer en conflits sanglants. Le cours de Bavoux fut suspendu, et le professeur poursuivi criminellement pour la tournure qu'il avait donnée à ses leçons; mais, défendu par Persil et Dupin, il fut acquitté et vit l'accusation se changer pour lui en triomphe. Elu, quelque temps après, député de la Seine, il fit partie de l'opposition, accueillit la révolution de 1830 comme une ère libératrice, fut nommé préfet de police, le 29 juillet, puis conseiller à la cour des comptes; mais, dès qu'il vit le nouveau gouvernement entrer dans la voie de la réaction, il reprit sa place dans l'opposition et combattit, comme député du Jura, les mesures proposées par le pouvoir contre la liberté. On a de Nicolas Bavoux plusieurs ouvrages, notamment : *Leçons préliminaires sur le code pénal* (Paris, 1821); *Des Conflits ou empiètements de l'autorité administrative* (Paris, 1824); *Conseil d'Etat, conseil royal, chambre des pairs* (Paris, 1838). Il a publié, avec Loiseau : *Jurisprudence du code civil, recueil des arrêts*, etc. (Paris, 1803-1814, 22 vol.); *le Praticien français* (1805-1812, 8 vol.); *Jurisprudence des cours de cassation et d'appel sur la procédure civile et commerciale* (1808-1809, 3 vol.).

BAVOUX (Evariste), homme politique, fils du précédent, né à Paris en 1809, étudia le droit, et se fit inscrire au barreau de Paris en 1834. Après la révolution de Février, les électeurs de Seine-et-Marne le nommèrent représentant à la Constituante, puis à la Législative, où il vota généralement avec la droite; enfin, au Corps législatif, après le coup d'Etat. Il a été appelé, depuis lors, à faire partie du conseil d'Etat. On a de lui : *Philosophie politique* (1840); *Alger, voyage politique et descriptif* (1841 et 1843); *Etudes diverses de législation, de politique et de morale* (1843); *Du Communisme en Allemagne et du radicalisme en Suisse* (1851).

BAVURE s. f. (ba-vu-re — rad. *baver*). Partie saillante laissée sur une pièce moulée, à l'endroit des joints du moule : *Enlever les BAVURES au ciseau*.

BAWR (Alexand.-Sophie COURY DE CHAMPGRAND, M^{me} DE), auteur dramatique et romancière, née à Stuttgart (Wurtemberg) en 1773, morte à Paris à la fin de décembre 1860. Issue d'une famille française, cette dame, après avoir fait de sérieuses études sous la direction de l'abbé Rose, devint l'élève favorite de Grétry, qui remarqua en elle une véritable organisation musicale. Mlle Coury de

Champgrand publia des recueils de romances qui obtinrent du succès, puis elle épousa le comte Henri de Rouvroy Saint-Simon, le célèbre philosophe, qui, pour essayer de réaliser de séduisantes utopies, dissipa non-seulement sa fortune personnelle, mais encore celle de sa compagne. Ce fou sublime divorça avec elle, en 1801, malgré un amour véritable, parce que, lui écrivit-il, « les idées étroites et vulgaires dans lesquelles elle avait été élevée ne lui permettaient pas de s'élancer avec lui au-dessus de toutes les lignes connues, et que le premier homme de ce monde ne devait avoir pour épouse que la première femme »; et il pleura en déraisonnant ainsi. La comtesse de Saint-Simon, douée d'un caractère énergique, demanda alors au travail l'oubli de ses rêves de jeune fille et le pain quotidien. « Son premier ouvrage, dit Rabbe, devait être un opéra-comique, dont elle avait fait les paroles et la musique; mais, ne pouvant se résoudre, pour faire recevoir sa pièce au théâtre Feydeau, à des démarches qui doivent répugner surtout à la fierté et à la délicatesse d'une femme, elle préféra l'arranger en comédie, sous le titre de : *Un Petit Mensonge*, et le donner au théâtre Louvois, dirigé depuis peu par Picard, dont elle connaissait l'obligeance et la bonhomie. » La première représentation de cette pièce eut lieu le 8 avril 1802 (19 germinal an X). Le *Courrier des spectacles* en rendait compte de la façon suivante : « Si nous proclamions cette petite comédie un chef-d'œuvre, nous ferions un petit mensonge; si nous disions qu'elle n'offre rien d'agréable, nous ferions encore un petit mensonge. La vérité est qu'il y a des invraisemblances, un motif forcé de scène; mais qu'il résulte de là du comique de situation, qui a forcé d'applaudir même ceux que des tirades froides, des réminiscences et un dénouement très-ordinaire pouvaient le plus indisposer contre l'ouvrage. Le dialogue offre souvent des traits spirituels et délicats. Les scènes sont bien filées; bref, c'est un début encourageant pour le jeune auteur dont cette pièce est le premier ouvrage. Il a gardé l'anonyme. » *Une Matinée du jour*, comédie en deux actes et en prose, représentée la même année, sur la même scène, inspira à un journal de théâtres la charmante boutade suivante : « Traitez un sujet léger, lisez-le dans les boudoirs, vous obtenez mille bravos; votre ouvrage y paraît merveilleux et à l'instant vous l'apportez au directeur. « Qui êtes-vous? je n'ai pas l'honneur de vous » connaître. — Je suis l'auteur de telle pièce. » A l'instant, ayez ou non le sens commun, vous êtes admis presque sur parole. Mais cette admission ne suffit pas; il faut encore l'aveu du parterre, et c'est cette sanction surtout qui est difficile à obtenir. Hier, il l'a refusée à la pièce nouvelle... Le premier acte est tout entier en conversations futiles; aussi, l'auteur en a-t-il fait lui-même la critique, dans cette phrase qui est à la fin : « Est-ce qu'on y a parlé de quelque chose?... » On ne peut nier, néanmoins, que cet ouvrage n'annonce de l'esprit : il y a quelques traits qui ont été applaudis, mais ils sont noyés dans des conversations qui n'en finissent plus, et qui répandent sur toute la pièce un froid qui nuit à son succès. » Le mélodrame des *Chevaliers du lion*, représenté à l'Ambigu-Comique, en 1804, obtint un immense succès. L'intérêt était réel, et les coups de théâtre habilement ménagés.

La comtesse de Saint-Simon se remarqua, en 1806, avec le comte de Bawr, jeune seigneur russe naturalisé en France, et fils du général de Bawr. Le comte avait un cœur généreux. Il était candide comme un enfant, et se laissa exploiter par le soi-disant ami : toute sa fortune y passa. Il allait obtenir un emploi lucratif dans l'administration des droits réunis, lorsqu'il fut écarté, le 9 février 1810, sur le Pont-Neuf, par une charrette. M^{me} de Bawr, qui avait pu espérer un moment que ses épreuves étaient terminées, reprit la plume et écrivit la *Suite d'un bal masqué*, comédie en un acte et en prose, jouée à la Comédie-Française, en 1813, avec un succès éclatant, dû en partie au talent de Mlle Mars, dont la diction magique éleva cette humble prose à la hauteur de la poésie. La vogue de cette pièce s'est prolongée, à Paris et dans les provinces, pendant plus de trente ans. On a essayé, il y a quelques années, de reprendre la *Suite d'un bal masqué*; mais la tombe avait fait taire la voix éloquente de la muse comique. Il ne restait qu'une œuvre agréable, mais puérile, qui disparut de l'affiche sans exciter un regret. La *Méprise*, comédie en un acte et en prose, représentée à la Comédie-Française, le 22 novembre 1815, se termina à grand-peine jusqu'à la cinquième représentation. « Des la seconde scène, observait un contemporain, on voit se dénouer les deux fils légers de l'intrigue, qui n'étaient noués qu'en apparence. On retrouve, dans les détails, la touche délicate de l'auteur. Il y a des scènes agréables, mais point d'intérêt ni de gaieté. Cependant, le public s'est montré galant; il n'a pas cru devoir être sévère pour l'auteur; il savait que la pièce était d'une dame, et, s'il n'a pas trouvé l'occasion d'applaudir, du moins, il n'a donné aucune marque d'improbation. » M^{me} de Bawr, découragée, aborda le roman. *Auguste et Frédéric*, publié en 1817, réussit auprès des gens de goût par un certain mérite de style, et intéressa le vulgaire, ce qui était le point essentiel pour l'auteur, qui demandait à sa plume le pain quotidien. Louis XVIII accorda une pension à la courageuse femme, qui, jusqu'à nos

jours et avec des chances diverses, continua de tracer modestement son implacable sillon. M^{me} de Bawr n'accusa jamais le ciel ni la société des angoisses qu'éprouvèrent son âme et son corps. Elle vieillit obscurément, sans jalouser les rivaux vulgaires qui, trop souvent, lui volèrent, à l'aide de certains moyens, la faveur des lecteurs. N'ayant jamais eu le ridicule de se mêler de politique, M^{me} de Bawr ne chérissait qu'une Altesse au monde... le travail! Voici la liste des œuvres de cette femme honorable. LITTÉRATURE : *Auguste et Frédéric* (1817, 2 vol. in-12); *Cours de littérature ancienne*, extrait de La Harpe et dégagé des parties les plus abstraites (Paris, 1821, 2 vol. in-18 [*Encyclopédie des Dames*]); *Histoire de Charlemagne*, commençant à l'avènement de Pépin au trône (Paris, 1821, in-18 [*Encyclopédie des Dames*]); *Histoire de la musique* (1823, in-12 [*Encyclopédie des Dames*]); le *Novice* (1829, 4 vol. in-12); *Raoul ou l'Enéide* (1832, in-8); *Histoires fausses et vraies* (1834, in-8); *Les Flavy*, roman du xve siècle (1838, 2 vol. in-8); *la Tille d'honneur* (1841, 2 vol. in-8); *Robertine* (1842, in-8); *Sabine*, roman du xvie siècle (1844, 2 vol. in-8); le *Petit faiseur de tours* (1846, in-32); *l'Enfant paresseux* (1846, in-32); *Un Mariage de finance*, roman du xviii^e siècle (1847, 2 vol. in-8); *la Famille Récur*, roman du xix^e siècle (1849, 2 vol. in-8); *Mes Souvenirs* (1852, in-12); *Mémoires d'une héritière*, imité de l'anglais de miss Burney (1852, 5 vol. in-8); *Nouvelles* (1853); *Nouveaux contes pour les enfants* (1855, in-16, Bibliothèque des chemins de fer), traduits en espagnol par Gabrielle Valdès (1859); *Une Existence parisienne* (1859, 3 vol. in-8); *Donato et sa lanterne magique* (1859, in-18). — THÉÂTRE. M^{me} de Bawr a donné ses trois premières comédies sous le pseudonyme de François. *Un Petit Mensonge*, comédie en un acte et en prose (théâtre Louvois, 9 avril 1802, reprise à l'Ambigu, sous le titre de *Argent et Adresse*, le 12 mars 1810); *Une Matinée du jour*, comédie en deux actes et en prose (théâtre Louvois, 19 mai 1802, remise en un acte à la seconde et dernière représentation, le 22 mai 1802); le *Rival obligé*, comédie en un acte et en prose (Ambigu, 5 juillet 1803); les *Chevaliers du lion*, mélodrame en trois actes, paroles et musique (Ambigu, 3 juin 1804); le *Revenant de Bérézule*, mélodrame en trois actes (Ambigu, juin 1805); le *Double stratagème*, comédie en un acte et en prose (Ambigu, 23 juillet 1811); *Léon ou le Château de Montaldi*, mélodrame en trois actes (Ambigu, 22 octobre 1811); la *Méprise*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 22 novembre 1815); la *Correspondance*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 16 janvier 1825), une représentation; *l'Ami de tout le monde*, comédie en trois actes et en prose (Comédie-Française, 6 octobre 1827), retirée après la seconde représentation. « Cette pièce, dit Rabbe, eût pu rester au théâtre, moyennant quelques corrections. » *Charlotte Brown*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 7 avril 1835); Mlle Mars était chargée du rôle principal et aida à la réussite d'une œuvre estimable, mais froide; le *Petit commissionnaire*, comédie en un acte et en prose, non représentée; elle fut publiée dans le journal intitulé : *les Jours de congés* (1838, Paris, Postel). M^{me} de Bawr, qui avait traversé, dans ses premières années de ce siècle, tous les salons en renom, aimait à conter une foule d'anecdotes sur l'ancienne société, et elle le faisait d'ailleurs avec un esprit rare, un tact infini et ce goût parfait, dont le secret semble aujourd'hui perdu. Ses écrits révèlent une plume élégante. M^{me} Ancelot, dans son intéressant ouvrage, *Un Salon de Paris* (1866), nous donne des détails fort piquants sur la vie de cette féconde romancière, détails qu'elle tenait de l'héroïne elle-même, et que nous résumerons ici, au risque de quelques répétitions.

Emprisonnée à l'âge de vingt ans, à l'époque de la Révolution, elle plut à un grand seigneur de la famille de Rohan, enfermé dans la même prison. On sait qu'étaient les facilités laissées alors aux prisonniers, dans ces maisons d'arrêt, dont beaucoup, d'ailleurs, étaient d'anciens couvents, d'anciens hôtels, qui n'étaient pas appropriés à cette destination. Un prêtre se hâta de bénir cette union, sans doute pour la légitimer. Or, ce mariage n'était point valable suivant les lois nouvelles; mais la loi divine parut suffisante à ces amants pressés, qu'un appel du soir pouvait séparer. Hélas! la lune de miel fut courte et l'ivresse dura peu. Appelé au tribunal révolutionnaire, le jeune époux fut condamné à mort. Sa veuve fut naturellement inconsolable pendant un certain temps; mais tout s'apaisa à la fin, même et peut-être surtout les douleurs du veuvage. Mise en liberté, M^{me} de Bawr chercha, après la tourmente révolutionnaire, à se rapprocher de la famille de Rohan, qui l'accueillit avec bienveillance, mais ne reconnut pas, comme on le pense bien, son mariage improvisé. Les besoins de la vie lui firent chercher des ressources dans la littérature. Plus tard, elle épousa Saint-Simon, le célèbre réformateur, et ce mariage fut encore plus singulier que le premier. C'était vers la fin du Directoire. Saint-Simon voulant étudier la société sous toutes ses faces et commencer la diffusion de ses idées, avait résolu de consacrer sa fortune à la formation d'un centre intellectuel et mondain tout à la fois. Il lui fallait une femme pour tenir sa maison sur un pied respectable,

et, d'un autre côté, il ne voulait point se lier irrévocablement, afin de n'être point entravé dans sa mission d'apôtre. Son ami, le grand géomètre Poisson, lui donna le conseil d'épouser une femme d'esprit et bien élevée, avec la singulière convention de divorcer au bout de trois ans. M^{me} de Bawr vivait fort maigrement de ses productions littéraires. Elle accepta cet arrangement, qui fut, à ce qu'il paraît, négocié par Poisson. Après trois années d'une vie princière, la séparation légale s'effectua loyalement. L'ex-duchesse de Rohan et marquise de Saint-Simon, après ses deux mariages provisoires, finit par épouser pour tout de bon un étranger, M. de Bawr, qui périt de mort violente, écrasé sur le Pont-Neuf par la chute d'une voiture de pierres.

BAXA s. f. (ba-ksa). Antiq. rom. Sorte de sandale en petites lanières d'osier tressées.

BAXAS (CAP DES), autrefois, *Noti cornu*, cap de l'Afrique orientale, sur la côte d'Ajan, par 50 lat. N. et 46° long. E.

BAXTER (Richard), théologien anglais, non conformiste, né à Rowdon en 1615, mort en 1691. Etant entré dans les ordres, en 1638, il fut nommé, deux ans après, ministre à Kidderminster, se déclara, à l'époque de la guerre, pour le parlement, devint chapelain d'un régiment de parlementaires, et ne cessa de se signaler par son extrême modération. De retour à Kidderminster, il se prononça vivement contre l'acte d'uniformité, ce qui devint pour lui la source de longues persécutions. Baxter ne craignit point de reprocher à Cromwell lui-même sa tyrannie, et contribua, par ses prédications, au rappel de Charles II, qui lui offrit le siège épiscopal de Hereford. Il refusa, pour ne pas se soumettre à l'acte d'uniformité et pour garder intacte sa liberté de conscience. Sous le règne de Jacques II, il fut emprisonné plusieurs fois, dépouillé de ses biens, et il n'en continua pas moins de prêcher sa doctrine jusqu'à sa mort. Ce théologien a laissé d'immenses travaux répartis dans quatre in-folio, soixante-treize in-4° et une foule de petits écrits. Nous citerons : le *Repos éternel des saints*; *Appel aux non-convertis*, ouvrage qui eut un succès énorme; le *Livre de famille des pauvres*; la *Concorde universelle*, projet d'union entre toutes les Eglises chrétiennes.

BAXTER (Guillaume), philologue et antiquaire anglais; neveu du précédent, né à Lamlugan en 1650, mort en 1723. Ce ne fut que fort tard et grâce à l'héritage de son oncle, qu'il put s'instruire; mais, en peu de temps, il rattrapa le temps perdu, étudia les langues anciennes et modernes et devint successivement recteur au collège de Tottenham et professeur à l'Ecole des marchands, à Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Glossarium antiquitatum britannicarum* (Londres, 1719); une grammaire, intitulée *De Analoga, seu arte latina lingua commentariolus* (1694), et des éditions des *Œuvres* d'Horace et d'Anacréon. Dans la préface de cette dernière, il traite Tannequil-Lefèvre, autre éditeur de ce poète, d'imbécile et de sot personnage. Il est bon de faire remarquer qu'un troisième éditeur d'Anacréon, Cornélius de Puw, renvoie à Baxter les épithètes dont il avait lui-même gratifié Tannequil-Lefèvre.

BAXTER (André), écrivain écossais, né à Aberdeen en 1686 ou 1687, mort en 1750. Il fit d'abord l'éducation de quelques jeunes gens appartenant à de riches familles, et voyagea avec eux sur le continent. Il publia ensuite un ouvrage qui eut beaucoup de succès et qui avait pour titre : *Recherches sur la nature de l'âme humaine, où l'immatérialité de l'âme est démontrée par les principes de la raison et de la philosophie* (2 vol. in-8°). Plus tard, il composa en latin, pour l'usage de ses élèves et de son fils, le traité : *Matho, sive cosmo-theoria, puerilis dialogus, in quo prima elementa de mundi ordine et ornatu proponuntur*.

BAXTER (William-Edward), voyageur et homme politique écossais, né en 1825 à Dundee. Après avoir fait ses études au collège de sa ville natale et à l'université d'Edimbourg, il voyagea assez longtemps, devint l'associé de son père, chef d'une maison d'exportation, et fut envoyé à la Chambre des communes par le district de Montrose, en 1855. Au parlement, il s'est montré libéral et réformateur. Il a publié les relations de ses voyages : *l'Orient central et méridional*; le *Tage et le Tibre* (1848); *l'Amérique et les Américains* (1850), etc.

BAXTÈRE s. f. (ba-kstè-re — de *Baxter*, botaniste allemand). Bot. Genre de plantes de la famille des asclépiadées, comprenant une seule espèce, qui est un arbuste du Brésil.

BAY (Alexandre, marquis DE), général espagnol, né à Salins, dans la Franche-Comté, en 1650, mort à Badajoz en 1715. Nommé vice-roi de l'Estramadure, en 1705, il défendit vaillamment cette province contre les Anglais et les Portugais, à l'époque de la guerre de la succession. Il battit plusieurs fois Gallo-way, général anglais, faillit même le prendre et fit un moment trembler Lisbonne. En 1710, il passa en Catalogne, fut battu à Almenara et à Saragosse, prit une part brillante à la victoire de Villa-Viciosa, entra en Portugal en 1712, s'empara d'Elvas, mit le siège devant Campo-Mayor et, lorsque la paix fut conclue, il se retira dans son gouvernement, où il mourut.